

Anthologie

Au désert neuf

S'étonnera-t-on de ce que le désert, lieu par nature voué au vide et à l'absence, ait laissé tant de traces chez les écrivains d'aujourd'hui auxquels nous avons fait appel, répondant, sans jamais hausser le ton, à tant de questions et aspirations de ce temps, et non des moindres ? Qui concernent le *vivre* et l'*écrire* du même coup. PC

Tahar Bekri

Comme une larme sur la joue du désert

(Extrait)

Ce n'est pas un mirage
Que tu vois au loin
Mais la caravane de chars
Les canons devant
Leurs outres assoiffées de sang
Cette eau desséchée
Comme gale sur la peau du goudron
Tant de sabres aux lames aiguës
Aveuglent la poussière
Les bannières sourdes et noires

Et je t'entends gémir vieux désert

Que de palanquins d'opprobre portes-tu sur le dos
Des navires ensablés
Leurs bosses comme des fosses
Dans la fureur du firmament
Tous ces chameaux écumeux
Chancelants au seuil des demeures
Ne suffisent pour retenir les dunes
Sous la rosée éplorée

Dis vieux désert
Combien te faut-il de palmeraies orphelines
Pour bercer les palmes
Les ruines de ruines en ruines
Perdant le sommeil

Dis vieux désert

La Nuit te fait-elle peur
Cette voie lactée
Confondue avec la traînée de poudre
Les météorites fumantes

Dans les vallées de ton cœur
Et je te vois
Réveillé en sursaut
D'éclat en éclat
Par les prières récitées à l'envers
Comme des fragments de suie
Les versets des fossoyeurs
Psalmodiés dans l'insolence des chenilles
Rasant
Tes coquelicots (...)

Tahar Bekri (1951) est Maître de conférences à l'Université de Paris X-Nanterre et poète. Auteur d'une vingtaine d'ouvrages dont récemment : *Mûrier triste dans le printemps arabe* (Al Manar, 2016).

Daniel Biga

Désert

Dans le vent de sable sous nos pas
la dune vit glisse plisse se ride s'éclipse
en place restent quelques granions de fer une ampoule de silicea
une dose d'aurum metallicum 30 ch
peu d'eau dans ma gourde de chèvre
dois-je boire maintenant ? (ou encore attendre)
au bord d'un torrent de pierres sèches
court la rare eau *potabile* de la seghia
me protégeant sous ma gandoura en cheveux de chameau
derrière un muret de terre couché
parmi les roses de sable où la géode étincelle
parfois ton œil coule un peu
l'homme qui tant aime montagne et désert
ne peut être absolument mauvais
(cependant tout être en impuissance devenir meurtrier peut)

le chemin que tu suis tu ne le connais pas
(d'ailleurs pourquoi le suivre autrement ?)
à la tombée de la nuit sur les Aurès près de l'oued sauvage
un vol de vingt cigognes s'abat

un jour tu écriras sur la neige des vers qui ne connaîtront pas d'autre page
d'ici là ton doigt avec facilité gravera puis effacera le sable

Daniel Biga (1940) est poète, auteur d'une quarantaine de recueils dont récemment *Bienvenue à l'Athanée* (L'Amourier, 2012) et *Alimentation générale* (Unes, 2014).

Julien Blaine

Dans un désert espagnol, les Bardenas, j'ai trouvé une fleur blanche, une
sorte d'œillet, isolée dans le sable rouge...
La fleur n'existe pas.
Pas d'eau, pas de terre, que la brûlure du désert.
Elle émerge, elle pousse.

Dans un désert jordanien, le Wadi Rum, j'ai trouvé une fleur noire, une
sorte d'iris, isolée dans la terre grise et les cailloux blancs.
L'iris est noir.
Son ombre est noire.
Il s'épanouit à la lumière.

Julien Blaine (1942) est l'un des créateurs de la *poésie action*. Animateur de la revue Dock(s) de 1976 à 1989. Auteur d'une quarantaine de recueils dont récemment : *Thymus* (Le Castor Astral, 2014).

Patricia Cottron-Daubigné

désert face délivrée des rêves
désert ma traversée
j'ai marché
j'ai défait la chair jusqu'à l'os
je suis devenue sable et minerai
et soulèvement du vent
et brûlure de l'air
rien ne mimait la consolation
j'ai même quitté la mélancolie
alors le chant est venu
l'oasis à la lèvre sèche
désert une mémoire bleue
guidée dans le jardin
derrière les murs la pierre
derrière le soleil
un petit ruisseau l'eau coule
ô si claire
désert une mémoire de jasmin.

Patricia Cottron-Daubigné est poète. Dernier recueil : *Paysage avec Roms, fleur sauvage et chemins d'horizon* (Biennale des Poètes en Val de Marne, 2015)

Françoise Delorme

Aujourd'hui le 12 février 1980
(Extrait d'Eurydice d'eau, triptyque)

pour Evguenia Guinzbourg
pour Atefah Sahaaled

Entre Moscou et Leningrad roule le train
Parfois quelques lueurs et surtout il fait nuit
Ensevelissement blanc l'ampleur de la neige
Moins de morts qu'ailleurs pourrissent la terre nourrie
Le murmure continue l'effroi dans l'avance

Ils marmonnent TOUS

Au mouvement confus des gares dans le sommeil
Dans l'élan divisé par les rails aux arrêts
Oubliés dans les rêves perdus des campagnes
Sous la blancheur l'humus mouvant de la mémoire
Vrai ils n'ont pas de nom Non ils n'ont plus de nom

Ils marmonnent TOUS

Dans les déserts de sable et de pierres autant de morts
Sont morts Algérie ou Mexique on entend moins
Les os sont en surface la chair n'a pas pourri
Tout est nettoyé par les gueules animales
Même secs ratatinés ils ne se taisent pas

Ils marmonnent TOUS

Dans ces plaines qui ne sont plus qu'un horizon
Orphée ne se souvient plus de ce qu'il chercha
Ça fait bien trop longtemps qu'il ne l'écoute plus
Comme des miettes de silence dans la couleur
Blanche neige vomit les noms avec la pomme

Ils marmonnent TOUS

Geste ancien si le vent le soleil ou le sel
Tensions de terre et de sang frémi sous la neige
Remontée vers la surface d'un autre désert
Cassant plus froid plus violent plus brutal
Eurydice murmure écorchée sans défense

Ils marmonnent TOUS

Ils avaient la soif d'entre-savoir-et-comprendre
Ils sont devenus deux noms d'arbre

Les syllabes remontent à la surface
Mandelstam comme Chalamov
Le pin nain se trompe de printemps
Une fine branche de mélèze
A refeuillé dans la cuisine (...)

Françoise Delorme est céramiste et poète. Une quinzaine de recueils dont récemment : *Du cerisier* (L'Atelier du Grand Tétras, 2012), *Poreux par endroits* (Samizdat, 2013).

Chantal Dupuy-Dunier

«...la désertitude et la solitude de l'homme... »
James Sacré

Le désert est absence nécessaire,
vide mythique à emplir.
Son rêve survole nos vies étriquées,
vaste espace offert à nos désirs,
montagne horizontale à gravir.
La caravane de nos mots
explore ses points cardinaux à l'infini.
Des ailes lui poussent,
elle prend le chemin du ciel.

Rien n'est davantage peuplé que le désert.
On y croise d'altièrès chimères
montées sur des chevaux de feu.
Entendez le chant des dunes et celui des étoiles
lorsque sa large paume recueille le froid nocturne.
Un labyrinthe de miroirs lucides
mul
ti
plie
la silhouette d'un enfant blond,

un arrosoir à la main.
Au sol, des épines de roses,
et les tronçons d'un serpent à sonnette.
Sur l'horizon orange,
passe la silhouette agile d'un fennec.
Un colporteur déverse dans nos paumes
la poussière d'une planète blessée.
Nos mots jouent à saute-mouton
dessus le
par- réel.

Des mirages d'arbres s'élèvent,
plus hauts que ceux que nous connaissons.

Plus verte, l'herbe que nous inventons.
 Rien n'est davantage irrigué que les songes,
 chaque grain de sable
 recèle un souvenir de roches et de mer,
 abrite un désir d'eau.

Chantal Dupuy-Dunier (1949) est poète. Parmi ses derniers recueils : *Mille grues de papier* (Flammarion, 2013), *Des villes, parfois...* (Henry, 2014), *Pluie et neige sur Cronce Miracle* (Les Lieux-dits, 2015).

Muriel Friboulet

Amiral Cécille

Une aube vive avait bousculé sa torpeur et sa détresse actuelle s'en était enhardie jusqu'à retourner dans les eaux natales comme, à ce qu'on dit, font les anguilles avant la reproduction puis la mort. Mais de celle qu'on avait frappée d'alignement, c'était le terme à l'époque, il n'y avait maintenant plus rien à voir, la vaste cave ayant sans doute avalé la substance même du bâti, briques, pierres, plâtre, ardoises et charpente broyés, salons, bureau, office, chambres, couloirs digérés comme si d'un enterré vif ne restait plus qu'un estomac rempli de ses propres chairs. Ainsi, après ses quatre ans à lui et la démolition de cette maison, aucune n'avait été réellement la sienne. Il imaginait alors tirer consolation de l'ancien cadastre en promenant le doigt sur l'encre violacée et le papier cassant depuis son tout premier lit jusqu'au jardin, celui-là était installé en contrebas et possédait comme toute chose admirable trois accès, deux escaliers partant des étages *nobles* et une porte débouchant du demi sous-sol sur un carré de graviers dont le bruit sous les semelles lui resterait par la suite, où qu'il l'entende, l'annonce de bons débuts, d'initiatives heureuses, flot de bonbons déversés dans un bocal, corne d'abondance des faïences rouennaises, devise en manière de cuirasse, manière de correspondance musicale à ce fameux *Du nerf!* de Robert Pinget, tandis qu'entre l'horizon des arbres et une haie d'aucubas réjouis d'ombre la terre noire, presque de la tourbe, était le monde à part d'innombrables cloportes nacrés, inexpiquablement rétifs aux jeux, insondables.

C'est sur une page d'annuaire d'avant sa chute qu'il la retrouvait le mieux, au milieu de ses contemporaines d'alors, classiquement bourgeoise, sans luxe particulier mais si spacieuse que l'hiver on y gelait, et probablement établie – il l'avait compris plus tard – sur un morceau de la ville antique regagné par la friche. C'est dire comme seul le papier garde les preuves, parce qu'en fait de topographie des lieux... À sa place, le goudron de la rue de l'Amiral Cécille *élargie* et récemment bordée de blocs d'habitations d'un gris d'eau sale, infâments à la mémoire, inconcevables comme le néant, mais où d'autres, lassés du désert, reviendront comme font les anguilles.

Muriel Friboulet est archéologue. A publié en revues, dont la [Huitième](#) et la [Treizième](#) Secousse.

Denis Hamel

la maison de mon grand-père
située dans un désert gris
parsemé de quelques buissons malades
parmi pierres et sables et cendres
compagnons comme âme et abîme
quelques paroles perdues
dans le temps d'une question
comme astre et absence tiennent
chacun la corde qui les relie
dans l'espoir peut-être qu'elle casse
que la solitude soit plus seule encore
que la poussière du vieux désir
parcours une terre sans histoire
vécue comme on vit un rêve
avec la pointe du regard
qui n'est là que pour les pierres

Denis Hamel (1973), a publié surtout en revues (*Décharge*, etc.). Dernier recueil : *Saturne* (Polder, 2015)

Françoise Hân

Tassili

Le désert que nous portons en nous
pour donner place à nos mirages
garde les dessins tracés sur le roc

les cailloux étaient neufs
la Terre une orange verte

Crayonnés entre les bœufs
les mouflons les antilopes les girafes
des petits hommes à tête ronde
dansent leur vie improbable
minuscule
évidente

le Sahara était irrigué
à perte de vue

Ils dansent au-dessus des sables
au-dessus des millénaires
au-dessus de nos lendemains
asséchés

ils buvaient dans le fleuve
ils buvaient à la source

Ils dansent la question première
imparable
que faisons-nous là
que cherchons-nous
quoi nous manque

Françoise Hân (1928). Critique et poète, auteure d'une trentaine de recueils, dont récemment : *Ce pli ouvert* (Jacques Brémond, 2015)

Denis Langlois

Cris dans le désert (Extraits)

Il voulait se faire anachorète dans le désert, mais ne savait pas comment on orthographiait le mot.

L'écrivain qui n'est jamais allé faire une signature de ses livres dans une librairie ne sait pas ce qu'est le désert.

Il avait fait le désert de Gobi, le Sahara, l'Atacama, le Kalahari. Il lui restait à affronter le plus difficile : le désert du cœur.

Même en plein désert, il prenait ombrage de tout.

Les déserts qui ont déjà bien des problèmes compliquent encore les choses en distribuant au hasard les bosses entre chameaux et dromadaires.

Le désert est souvent plus peuplé que les conférences littéraires.

Si vous voulez être encore plus solitaire, dites que vous êtes poète. Vous ferez le désert autour de vous.

Le désert est pavé de bonnes intentions.

Comment Jésus pourrait-il aujourd'hui se retirer au désert pendant 40 jours sans tomber sur un groupe de randonneurs ?

Les hommes politiques sont des poètes. Ils appellent traversée du désert une banale non-réélection.

Pourquoi dès que l'homme pose le pied quelque part, le désert, la lune, il commence à se demander ce qu'il pourrait bien en tirer ?

Crier dans le désert n'a jamais fait avancer que les chameaux.

Ne vous lancez pas tout de suite dans une randonnée dans le désert, commencez par traverser le bac à sable du square de votre quartier.

Ne secouez pas ce numéro de "Secousse". Vous pourriez retrouver du sable sur votre moquette.

Denis Langlois (1940). Avocat, spécialisé dans la défense des droits de l'homme, porte-parole de *l'Appel des 75* contre la guerre du Golfe. Écrivain : *Pour en finir avec l'affaire Seznec* (La Différence, 2015).

Camille Loivier

je suis le tableau des vues d'égypte
et pendant dix-sept ans j'ai trouvé ma place
de maison en maison d'un mur blanc
à un autre mur blanc

maintenant c'est l'espace vide dans la pièce que je désigne

– parfois un objet que l'on se met à aimer vient d'un lieu resté dans
l'ignorance –

je m'insinue dans les pensées des autres mais je ne peux prendre leur place
il
me faut me redresser tenir sur une ligne mouvante croiser puis
aussitôt décroiser

je suis les six photos de port-saïd
la nuit qui tombe sur la mer rouge
un porte-conteneur
du ciel presque aussi grand qu'une île

– je suis le sable rouge du désert vide qui tombe dans la mer –

alors que pendant dix-sept ans
j'ai survécu aux déménagements

on m'a soudain expulsé
recouvert d'un plaid de laine
entreposé au milieu d'autres tableaux

le sentiment s'est effrité
il ne pince plus le cœur
il ne veut plus me voir ne plus
se rappeler à ce temps-là

Camille Loivier (1965) enseigne la littérature chinoise. Traductrice et poète, dont récemment : *Ronds d'eau* (Tarabuste, 2014).

Angèle Paoli

Absalom, Absalom

(Extrait)

Des voix la tirent de sa somnolence. Des voix qui la rappellent à l'ordre. Il reste pas mal de piste à faire avant d'arriver à Smara. Il est temps. Je grimpe dans le véhicule et sors un livre de mon sac. Je relis *Désert*. Je veux revivre Smara avec *Désert*. Le nom seul de cette ville au nom de femme sonne clair dans mon cœur. J'imagine toute une vie secrète, grouillante de mystères. Toute une agitation impalpable derrière murailles et remparts de pierre rouge et de pisé.

Smara. Une bourgade tout en longueur. Une rue unique bordée de maisons cubiques sans portes ni fenêtres. C'est donc cela, Smara, la cité interdite, la « perle du désert ». Un bled triste et marri, tout de bric et de broc. Une garnison désaffectée. Rien d'autre qu'une rue morne, mangée de poussière jaune, sans âme qui vive. Si. Une pétrolette vrombissante déchire le silence, soulevant derrière elle un fleuve de sable terne. Surgit ensuite une carriole tirée par une mule. Quelques paysans accroupis au ras des murs, dans la poussière, tiennent leur front appuyé dans leur main. Des femmes sans visages sinuent d'un bord à l'autre de la rue. Notre caravane s'arrête devant le café-bar du village. Dehors, la chaleur est torride. Figée. Irrespirable.

Nous entrons dans le local pour échapper à cette chape de plomb. Nous mettre à l'abri de la poussière et boire un thé à la menthe. Un téléviseur, suspendu au mur, hurle à plein régime les commentaires du dernier match de football. Je ne vois d'abord que les hommes affalés sur les tables de formica. Je prends place à une table restée libre. C'est un monde étrange. Une forêt de youp alas prend racine dans le plafond. Les uns rouges, les autres bleus et jaunes, d'autres encore verts ou orangés, dessinant, sur la grisaille des parois, des losanges de couleur et des quadrillages bigarrés. Les roulettes usées grincent en pivotant sur leurs gonds, les toiles décolorées flottent entre les armatures rouillées agitées par quelque souffle d'air invisible. Je regarde, stupéfaite, cette forêt d'un autre monde, ces suspensions inutiles. Et ces roues minuscules livrées à elles-mêmes dans leur rotation absurde. Le youpala de mon petit frère sillonne en bolide les couloirs de la maison aux tommettes rouges. L'engin à huit roues et deux jambes court un instant sur le parquet ciré pareil à un énorme insecte hilare.

Ici, à Smara, dans ce café du désert, quel peut être le sens caché des youpalas accrochés au plafond ? Je m'absorbe dans le passé perdu de lointaines enfances coloniales, contemple pensive ces objets insolites soustraits à leur destination utilitaire transformés en trophées aériens d'une victoire oubliée.

De Smara, c'est tout ce dont elle se souvient.

Angèle Paoli (1947) est l'animatrice de la revue numérique de poésie et de critique [Terres de femmes](#) et poète. Dernier recueil : *Tramonti* (Henry, 2015).

Guy Perrocheau

Terezin, partout le désert

entre cri et mémoire un convoi
s'essouffle dans une gare
et j'attends à un poste frontière il se fait un
long rebrassage de vides et de pleins
jusqu'au-delà de la fatigue à quoi bon
les voix plus brèves que l'espace
avalerait-on le monde
à le fredonner tout bas
des gémissements cessent dans la brume
et je n'ai pas reconnu le signe que tu m'as fait
tout devient le vent
désordre après désordre il n'y a
pas d'achèvement à cette dégringolade
et dans l'imminence d'un départ
de deux ou trois
visages familiers
j'auréole le plus satisfait
des sourires autour de moi
prennent au ciel leur mouvement
j'entends creux et sourd
du fond d'un corridor
sonner tant de grands mots
que je ne sais lequel croire
enfin je ne m'attends plus
dans une image passée par tous les horizons
construite de toutes pièces
plusieurs de tes peurs sont sur moi
l'une danse à belles dents c'est
partout le désert
étalant ses couleurs le jour
d'une logique inéluctable
ai-je un peu le temps d'être clair

entrer d'un coup dans
le secret des corps
tendre leurs gestes

Guy Perrocheau (1948). Poète. A publié principalement en revues, dont la [Quatrième](#) et la [Quinzième](#) Secousse. Un recueil : *Prosesquisse* (L'improviste, 2003).

Harry Szpilmann

Petite suite désertique

(Extrait)

Il est des déserts qui compensent toute solitude.

La torturante fascination du désert n'émane-t-elle pas d'une sorte de passion passive et sans objet, fruit d'un désastre consumant tout et n'épargnant rien de son incendie glacé ?

Le désert ne révèle rien que d'arides vérités.

Il est des sables qui favorisent l'ensevelissement de nos silences.

Me laisserai-je un jour d'échouer à dire la brûlure renouvelée de l'absence ?

Malgré cet arrière-goût de mort qui s'en dégage, ce désert, je l'aurai bu jusqu'à la lie.

Harry Szpilmann (1980). Poète, auteur récemment de *Les rudérales* (Le Cormier, 2015) et *Liminaire l'ombre* (Le Taillis Pré, 2016).

Jean-Pierre Villebramar

Afriques

enarbolas en tu cuerpo el sueño de remotas mujeres que me habitan
tu brandis dans ton corps le rêve de femmes lointaines qui en moi demeurent
Myiam Montoya, Vengo de la Noche

sur la route de Diébougou

je traversai la ville de Gaoua, et c'était ainsi :

des rues sans ombre, des chiens errants, des cochons en maraude,
ordures partout, vautours pelés, enfants nus dans la poussière, maisons de banco, et le
travail ininterrompu des femmes d'Afrique

elles portent tout, enfants, bois de feu, eau, retours de marché, leurs hommes parlent à l'ombre des arbres et elles portent le monde !

sur la route de Diébougou
par un soleil brûlant

il n'y avait
personne
mais seulement ce long chemin, long et pénible et poussiéreux comme les longs et
poussiéreux chemins d'Afrique

rues sans ombre, chiens errants, cochons en maraude, ordures partout, vautours pelés,
enfants nus dans la poussière, maisons de banco, et le travail ininterrompu des femmes
d'Afrique ; elles portent tout, enfants, bois de feu, eau, retours de marché, leurs hommes
parlent à l'ombre des arbres et elles portent le monde !

Mais aucune pour te porter, vieux fou

aucune pour t'aider à sourire, aucune à vieillir, aucune à aimer,
aucune
à oublier comment les moments de bonheur, ces merveilleux moments de bonheur
auprès d'elles, ces trop rares et trop merveilleux bonheurs tissaient la trame des mauvais
jours.

il n'y aura personne au bout du chemin long pénible et poussiéreux
et déjà les enfants du village te suivent
et ils rient
sur la route de Diébougou

Jean-Pierre Villebramar (1939) fut ingénieur et grand voyageur. Un recueil : *Le goéland assassiné*
(L'Harmattan, 2014).